

# Réfugiés d'hier, Collègues d'aujourd'hui



Photographies de Philippe Denis



Exposition du mardi 21 mars au vendredi 24 mars 2023

Unicity - Rez-de-Chaussée  
143 rue Anatole France, 92300 Levallois-Perret



# Réfugiés d'hier, Collègues d'aujourd'hui

Photographies de Philippe Denis



A l'occasion de la journée internationale contre le racisme, BNP Paribas Personal Finance accueille à **Unicity** l'exposition « *Réfugiés d'hier, collègues d'aujourd'hui* ».

Celle-ci a été conçue à l'initiative de collaborateurs du Groupe et soutenue par l'équipe Diversité et le Comité Social et Economique de BNP Paribas Securities Services France.

L'objectif de cette exposition ? Créer un espace dédié à 8 personnes qui sont arrivées en France avec le statut de réfugiés pour leur permettre de partager leur histoire, leur parcours avant de rejoindre la France et de devenir nos collègues.

Accueillir cette exposition constitue pour BNP Paribas Personal Finance une opportunité de réaffirmer notre engagement contre le racisme et notre volonté de mener une politique volontariste pour promouvoir la diversité, lutter contre toutes formes de discrimination, garantir un environnement de travail respectueux de nos collaborateurs, quels que soient leur origine, âge, genre, orientation sexuelle ou handicap.

Accueillir cette exposition offre à tous les collaborateurs la possibilité d'appréhender la complexité du parcours de réfugiés à travers des témoignages d'une grande richesse.

Nous espérons que vous serez nombreux à venir découvrir ces 8 portraits.

Cette exposition a été conçue à l'initiative et avec la forte contribution bénévole d'un groupe de collaborateurs de BP2S :

Sylvie Vallée Smiri,  
Anne Rosselle,  
Amélie Aumaître,  
Philippe Roisin  
et du photographe  
Philippe Denis.

Financée par le Secrétariat Général de BP2S et avec le soutien du CSE BP2S elle a été brièvement présentée aux Grands Moulins de Pantin en 2020 avant une interruption en raison des contraintes sanitaires liées à la pandémie.

Le CSEE PF est heureux aujourd'hui d'en élargir la diffusion auprès de ses ouvriers et de ses ouvrières.

A découvrir, ci-contre, la genèse du projet et l'implication de ses protagonistes.



Depuis 2015, les flux migratoires sont au cœur de l'actualité mondiale. Ils ont été palpables pour certains collaborateurs de BNP Paribas dont les bureaux ont un temps fait face à des campements.

Salariées de BP2S, sensibles aux problématiques RSE, nous nous sommes interrogées sur les conditions d'accueil et d'intégration de ces hommes et de ces femmes ayant dû fuir leur pays pour espérer vivre dans des conditions décentes.

Sans prétendre répondre à un problème global de société, nous souhaitons proposer un autre regard. Nous avons ainsi choisi de mettre en lumière l'expérience de collègues au parcours migratoire contraint et à l'intégration réussie.

Cette démarche bénéficie du soutien de la Direction de l'engagement, du Comité d'Entreprise et de la Diversité.

Nadine, Cong Dong, Joie-Claire, Rola, Lana, Moulham, Igor, Nadine ont accepté de témoigner de leur histoire, un itinéraire avant tout humain. Ils ont été et/ou sont encore nos collègues, au sein du groupe BNP Paribas.

Pour nous, la richesse de leurs parcours participe grandement à l'histoire et à la dynamique de la société comme à celle de l'entreprise.

C'est avec franchise, courage et engagement qu'ils se dévoilent aujourd'hui en livrant ces récits d'une vie d'exil jusqu'au statut de réfugié. Ils ont fait face à une situation difficile et se sont surpassés pour survivre, puis vivre.

Ces rencontres, les échanges que nous avons eus avec eux nous ont marquées. Nous partageons dans ce livret leurs témoignages.

Leur récit s'accompagne des magnifiques photographies de Philippe Denis, notre ex-collègue. Un double portrait qui illustre ce qu'ils ont été dans leur pays et ce qu'ils sont aujourd'hui.

Sylvie VALLÉE SMIRI, Anne ROSSELLE  
et Amélie AUMAÎTRE

## Le terme de **réfugié** désigne



Toute personne qui, craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays.



# DU RÉFUGIÉ DANS LA CONVENTION DE GENÈVE

Les pays gèrent les migrants en vertu de leurs propres lois et procédures en matière d'immigration.

Les pays gèrent les réfugiés en vertu des normes sur la protection des réfugiés et de l'asile aux réfugiés qui sont définies dans les lois nationales et les lois internationales.

## **Migrant international :**

Toute personne qui vit de façon temporaire ou permanente dans un pays dans lequel il n'est pas né et qui a acquis d'importants liens sociaux avec ce pays [UNESCO].

## **Travailleur migrant :**

Personne qui va exercer, exerce ou a exercé une activité rémunérée dans un État dont elle n'est pas ressortissante [Convention internationale des Nations-Unies sur la protection des droits de tous les travailleurs migrants et des membres de leurs familles].

### Nadine SEBAHAKWA



> **1994**  
Départ  
du Rwanda,  
Congo, Kenya,  
Cameroun  
> **1998**  
Arrivée en France  
> **2007**  
Entrée à  
BNP Paribas

Aujourd'hui  
>>> Analyste Risques Crédit,  
BNPP Group Risk

### Igor MADIOKO



> **1985**  
Départ de  
Kinshasa et  
arrivée à Pantin  
> **2010**  
Entrée à  
BNP Paribas

Aujourd'hui  
>>> Analyste financier, BP2S

### Lana CHHOR



> **1975**  
Régime des  
khmers rouges  
> **1982**  
Arrivée en France,  
statut de réfugiée  
politique  
> **2007**  
Entrée à  
BNP Paribas

Aujourd'hui  
>>> Chargée de relation clients  
Entreprise, BDDF

### Moulham ABOU KHEIR



> **2012**  
Fuite de la Syrie  
vers le Liban  
(Beyrouth)  
> **2014**  
Départ du Liban  
pour la France  
> **2018-2020**  
Alternant  
à BNP Paribas

Aujourd'hui  
>>> Réalisateur de films

## Rola CHARKIEH



> **2016**  
Départ du Liban  
pour la France  
> **Nov 2018**  
Entrée à  
BNP Paribas  
> **Janvier 2020**  
Fin de contrat  
en alternance

Aujourd'hui  
>>> Coordinatrice de programme,  
ONG Première Urgence International

## Joie-Claire SEBAHAKWA



> **1994**  
Départ  
du Rwanda,  
Congo, Kenya,  
Cameroun  
> **1998**  
Arrivée en France  
> **2017**  
Entrée à  
BNP Paribas

Aujourd'hui  
>>> Chef de projet,  
BNP Paribas

## Nadine SIBOMANA



> **1994**  
Départ  
du Rwanda  
Exil au Congo  
puis au Cameroun  
> **1997**  
Arrivée en France  
> **2014**  
Entrée à  
BNP Paribas

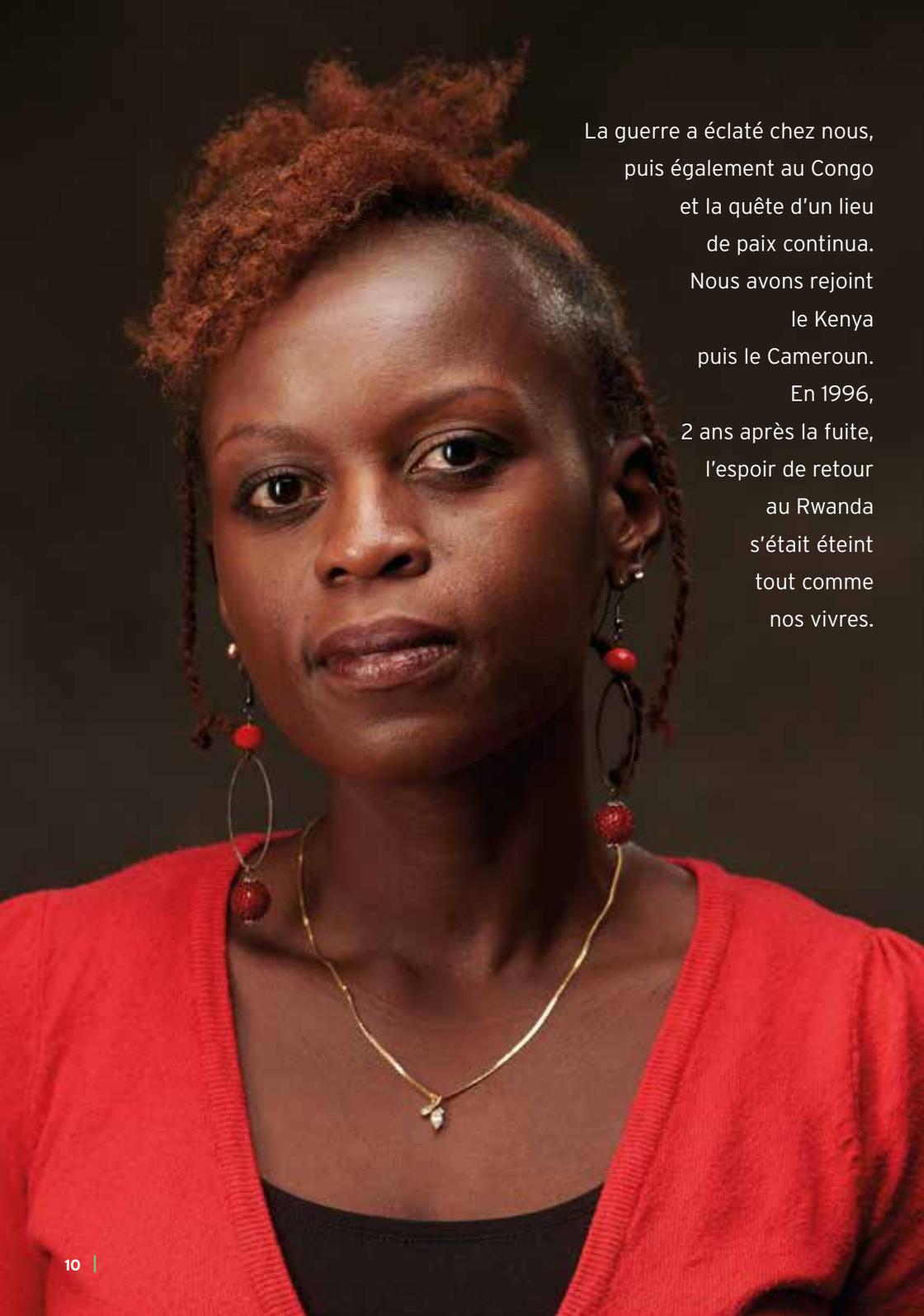
Aujourd'hui  
>>> Chargée d'affaires  
professionnelles, BDDF

## Cong-Dong LE



> **1979**  
Départ  
du Vietnam  
> **1979**  
Arrivée en France  
> **1988**  
Entrée à  
la banque Paribas

Aujourd'hui  
>>> Retraité de BP2S depuis 2015,  
décédé le 20 juin 2021



La guerre a éclaté chez nous,  
puis également au Congo  
et la quête d'un lieu  
de paix continua.  
Nous avons rejoint  
le Kenya  
puis le Cameroun.  
En 1996,  
2 ans après la fuite,  
l'espoir de retour  
au Rwanda  
s'était éteint  
tout comme  
nos vivres.

## Nadine SEBAHAKWA



Je suis née à Kigali, aînée de 5 filles. Arrivée en France en juin 1998, après 3 ans dans les foyers de demandeurs d'asile, reconnue réfugiée politique, en France, en 2001. Salariée BNP Paribas depuis Janvier 2007.

La guerre a éclaté chez nous le 1<sup>er</sup> octobre 1990 avec elle, les premiers changements dans nos vies: des personnes fuyant le nord du pays pour rejoindre la capitale, des orphelins devenant enfants des rues, tout cela dans un climat de tension permanente avec des hélicoptères et des véhicules militaires faisant désormais partie du paysage.

Quelques accalmies laissaient espérer la fin du conflit mais les assassinats des présidents rwandais et burundais en place scellèrent définitivement nos destins. Le 6 avril 1994 marque la date officielle du début du génocide rwandais.

Nous avons quitté le domicile familial le 12 avril 1994 après une semaine barricadés, sous les balles et les bombes, sans électricité. La fin des provisions et le risque d'être attaqués et tués pendant la nuit avaient eu raison de l'espoir de mes parents de rester...

Nous nous sommes alors retrouvés dans le village de mon père, à Gikongoro, pendant plusieurs semaines, rassurés par la présence de l'armée française. Nous partagions nos provisions rationnées avec les autres déplacés en dormant à même le sol, collés les uns aux autres.

A l'annonce de l'arrêt de l'intervention des français pour arrêter les massacres, et suite à l'assassinat d'une de mes tantes, ma mère a décidé de nous emmener plus loin à l'ouest, près de la frontière avec la RDC (ex-Zaïre). Mais le conflit progressait. Nous avons dû rejoindre le Congo en juillet 1994, avec des millions d'autres personnes fuyant tout comme nous.

Nous avons d'abord dormi au bord de la route avant que des campements de fortune se créent au fur et à mesure de notre avancée, survivant en partageant nos maigres provisions avec les autres familles ou en vendant des babioles aux locaux, pour acheter de la viande. Jusqu'à l'arrivée des ●●●



© Philippe Denis

**Avril 1994**

Départ  
de Kigali

**Juil. 1994**

Arrivée au Congo  
Déclarée au HCR

LE RECENSEMENT,  
UNE ÉPREUVE  
ET UN SENTIMENT  
D'ÉCHEC  
POUR MES PARENTS :  
NOUS DEVENIONS  
APATRIDES.

ONG qui ont organisé les camps, fourni des rations de nourriture, des soins médicaux, une école de fortune accessible uniquement après recensement par le HCR (Haut-Commissariat aux Réfugiés).

Le recensement, une épreuve et un sentiment d'échec pour mes parents : à partir de maintenant, nous devenions apatrides. La guerre éclata également au Congo. Et la quête d'un lieu de paix continua. Nous avons rejoint le Kenya puis le Cameroun.

En 1996, 2 ans après la fuite, l'espoir de retour au Rwanda s'était éteint tout comme nos vivres. Mes parents ont décidé de quitter le Cameroun pour l'Europe après plus d'un an d'attente et de recherche de financement pour les 7 billets de la famille.

Je suis arrivée en France en juin 1998, à 16 ans. J'ai pu intégrer un lycée à Cachan après des tests obligatoires de niveau. J'étais aux anges de pouvoir enfin retourner à l'école et, qui plus est, gratuitement. Mon objectif était de réussir à l'école afin de pouvoir travailler rapidement.

# Nadine SEBAHAKWA

**Août 1994**

Arrivée  
au Kenya

**Sept. 1994**

Arrivée  
au Cameroun

**1998**

Arrivée  
en France,  
à 16 ans

**2001**

Obtention  
du statut  
de réfugiée

**2003-2006**

ESCEM à Tours,  
Erasmus  
en Hongrie

**2007**

Entrée  
à BNP PARIBAS

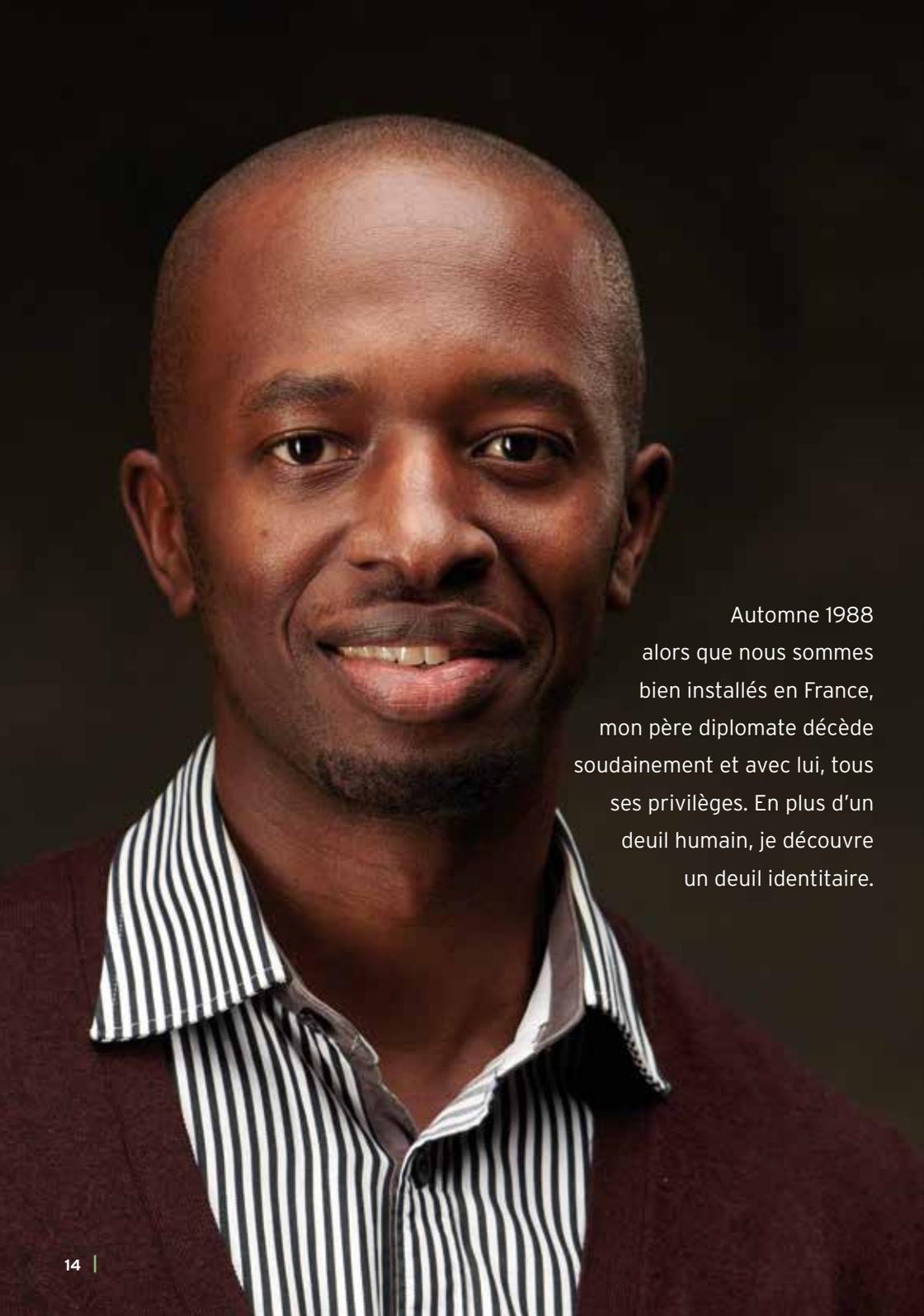


Les demandes d'asile politique furent éprouvantes et durant ces 3 années, mes parents n'avaient ni le droit de travailler ni de se former. Nous ne mangions et ne pouvions nous vêtir que grâce au Secours Populaire et d'autres associations catholiques (ma mère faisait partie de l'association catholique Saint Vincent de Paul au Cameroun). L'école était finalement le seul lieu où nous pouvions presque oublier notre condition.

Une vie plus normale a pu commencer une fois le statut de **réfugiés politiques obtenu en 2001**. Moi, continuant mes études supérieures et mes parents désormais libres de pouvoir travailler malgré la non-reconnaissance de leurs diplômes.

**6 ans après, diplômée d'école de commerce (ESCEM de Tours) après deux années de classe préparatoire, j'ai rejoint la BNP.**





Automne 1988  
alors que nous sommes  
bien installés en France,  
mon père diplomate décède  
soudainement et avec lui, tous  
ses privilèges. En plus d'un  
deuil humain, je découvre  
un deuil identitaire.

## Igor MADIOKO



### LA ROUTE ÉTOILÉE DU MIGRANT DE PANTIN

**Printemps 1985**, la famille MADIOKO rentre en France par la grande porte. Le papa diplomate zaïrois (Rep. Dem. Congo) francophone est missionné à Paris en compagnie de sa femme et de ses 4 enfants ; avec comme résidence la chic banlieue des années 80, Pantin.

**Automne 1988** alors que nous sommes bien installés en France, mon père décède soudainement et avec lui, tous ses privilèges. En plus d'un deuil humain, je découvre un deuil identitaire.

La France nous demande de quitter le territoire immédiatement, nous sommes devenus migrants et sans papiers !

L'héroïne de cette histoire, ma mère, fidèle aux souhaits de mon père et désireuse de protéger sa famille du régime dictatorial du Zaïre, décide de tout faire pour rester en France, ce pays d'accueil.

Un parcours du combattant « administratif » de 2 ans commence. Faute de carte de résident, ma mère prend l'habitude d'attendre dès 4h du matin, hiver comme été, devant la préfecture de Bobigny. Malheureusement, selon l'affluence elle n'est pas toujours reçue.

C'est alors qu'intervient une des valeurs les plus utiles dans notre société contemporaine, le « réseau ». Heureusement pour nous, le patriarche MADIOKO était quelqu'un d'apprécié dans son milieu professionnel et avait un excellent relationnel.

Ses différentes relations interviennent directement dans notre dossier et auprès des différents services d'immigration. Ma mère, en constante relation avec eux, obtient un emploi de leur part et parvient à convaincre, non sans peine, la France de nous régulariser.



# Igor MADIOKO

**1980**

Naissance  
à Kinshasa

**1985**

Départ pour la France  
et Installation à Pantin

**1988**

Décès de son père



© Philippe Denis

*Igor et sa mère. Sa mère s'est battue pour obtenir les « papiers ».*

**2003**  
Obtention  
de la nationalité française

**2003**  
Départ au Canada  
puis aux USA

**2010**  
Entrée à BP2S



LA FRANCE  
NOUS DEMANDE  
DE QUITTER  
LE TERRITOIRE  
IMMÉDIATEMENT,  
NOUS SOMMES  
DEVENUS MIGRANTS  
ET SANS PAPIERS !

Je suis le dernier de la famille à devenir français en 2003.

Avant cette date, j'étais comme enfermé dans cette terre d'accueil du fait de la précarité de mon titre de séjour et de la paperasse associée. Je pars alors 18 mois en Amérique du nord afin de me libérer de cette histoire.

Automne 2010, j'obtiens un CDI au sein de BNP Paribas Securities Services qui vient de s'installer dans la banlieue en développement des années 2000, Pantin.



J'ai quitté le Liban  
à la recherche  
d'un avenir  
et d'une meilleure  
qualité de vie.  
En tant que  
réfugiée  
palestinienne  
au Liban, je n'avais  
que très peu de droits.



## Rola CHARKIEH



### REFUGIÉE DEPUIS MA NAISSANCE JUSQU'À CE JOUR

Je m'appelle Rola Charkieh et je suis née palestinienne dans un camp de réfugiés au Liban. Il s'agit du camp 'Ain el Helweh', construit pendant l'exode palestinien de 1948. J'y ai vécu jusqu'à l'âge de cinq ans lorsque le camp a été entièrement détruit en 1982. Tous les réfugiés qui y vivaient ont été contraints de trouver un nouveau refuge dans la ville de Saïda où nous avons vécu jusqu'à ce que nous soyons autorisés à retourner à notre camp et y reconstruire nos maisons.

**Un jour, ma mère a décidé de quitter le camp pour que nous vivions en ville.** À partir de ce moment-là, une lutte perpétuelle commença pour cette mère célibataire. Elle fut contrainte d'occuper plusieurs emplois pour financer toutes nos dépenses de logement, d'éducation et de santé, puisque nous n'étions pas couverts par le système de sécurité sociale libanais et que nous ne pouvions pas être scolarisés dans les écoles publiques libanaises. Envoyer sa fille dans les écoles gérées par l'UNRWA, un organisme géré par les Nations Unies, n'était pas une option car elle voulait donner à son unique enfant un enseignement de qualité afin de lui assurer un avenir meilleur. Elle m'a finalement inscrite à l'école privée « National Evangelical School » à Saïda.

**Je souhaitais étudier la médecine, cependant j'ai été contrainte de choisir des études d'infirmière car au Liban 70 professions sont interdites aux réfugiés palestiniens, parmi lesquelles figurent les métiers dans le domaine de la médecine, du droit, de l'ingénierie et de la pharmacie.** Plus tard, nous avons envisagé d'acheter un appartement, cependant c'était l'année où le gouvernement libanais vota une loi en 2001 empêchant les réfugiés palestiniens d'acquérir, de transférer et d'hériter légalement des biens immobiliers au Liban.

**Je suis devenue travailleuse humanitaire jusqu'au jour où j'ai perdu la personne qui m'était la plus chère : ma mère.** A cause de cette perte, j'ai perdu mon âme et moi-même. **Aucun mot ne peut décrire la tristesse que cela me procure encore à ce jour.**





# Rola CHARKIEH

JE VOULAIS ÉTUDIER  
LA MÉDECINE,  
AU LIEU DE CELA  
J'AI ÉTÉ OBLIGÉE  
DE CHOISIR DES ÉTUDES  
D'INFIRMIÈRE  
CAR AU LIBAN  
70 PROFESSIONS  
SONT INTERDITES  
AUX RÉFUGIÉS  
PALESTINIENS.

© Philippe Denis

**1977**

Naissance  
à Borj el Barajneh  
(Beyrouth)

**1982**

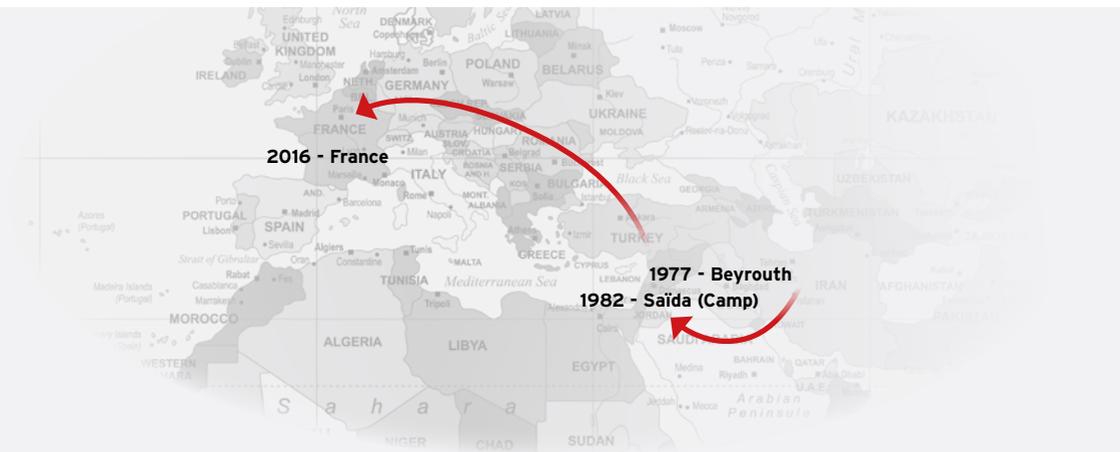
Camp de Ain al-Hilweh  
(Saïda)

**2016**

Décès de sa mère

**2016**

Départ du Liban  
pour la France



**J'ai quitté le Liban à la recherche d'un avenir et d'une meilleure qualité de vie.** En tant que réfugiée palestinienne au Liban, **je n'avais que très peu de droits.** Les conditions de vie se détérioraient chaque jour pour tous : les libanais, les palestiniens comme moi, les réfugiés syriens et les autres...

**Aujourd'hui, je vis en France en tant que réfugiée. Par contre, ma nationalité est "indéterminée" car la France ne reconnaît pas la Palestine, mon pays natal comme étant un état.** Les défis seront toujours là, particulièrement pour un nouvel arrivant. Toutefois, je peux affirmer que j'ai fait des progrès considérables en très peu de temps. J'ai appris la langue relativement vite.

**Avec optimisme, détermination, persévérance mais également grâce à des personnes formidables et des associations locales** qui m'ont accueillie et soutenue, **j'ai pu m'intégrer plus facilement dans la société française.** Catherine, franco-britannique, m'a fourni un guide pour réfugiés qui m'a mise sur la bonne voie. Depuis, je suis accompagnée par plusieurs personnes et associations qui aident les réfugiés à s'intégrer en France.

Enfin et surtout, par le biais d'une association d'insertion de réfugiés en France, **j'ai pu intégrer BNP Paribas Securities Services.** Je travaille toujours dans cette association en tant que chargée RSE au sein d'une équipe très sympathique. J'espère que ce programme perdurera et sera étendu à d'autres métiers.

#### **2017**

Obtention  
du titre de séjour

#### **2017 - 2018**

Master 2 développement  
et aide humanitaire  
à la Sorbonne

#### **Novembre 2018**

Entrée en alternance  
à BP2S

**La vie que j'ai vécue a fait de moi qui je suis aujourd'hui.** Cela m'a surtout **appris à apprécier ce que j'ai, ici, en France par rapport à ce que je n'avais pas auparavant et à en mesurer la valeur.** Même si je n'ai pas encore de stabilité dans ma vie personnelle et professionnelle, j'apprécie énormément d'être dans un environnement où les droits fondamentaux de l'Homme sont respectés : un environnement où nous bénéficions **d'un accès continu à l'eau potable, à l'électricité et plus encore à un environnement où nous nous sentions en sécurité.**

En tant que travailleuse humanitaire, chargée RSE ou simplement en tant qu'être humain, j'espère avoir toujours l'opportunité et les moyens **d'aider les autres, en particulier les réfugiés, et de défendre leurs droits.**

Traduit de l'Anglais par Albane Imbert





Ce que je souhaiterais  
et qui me manque parfois,  
ce sont davantage de souvenirs  
de mon enfance, de mon pays,  
comme une journée « type »  
à l'école ou au village.  
Je regrette de ne pas avoir plus  
connu les traditions  
de ce pays.

## Joie-Claire SEBAHAKWA



Je suis née et j'ai grandi au Rwanda avec mes parents et mes trois sœurs. **Aujourd'hui, j'ai très peu de souvenirs de cette période.** Je me souviens de quelques jeux avec mes sœurs ou avec les voisins. **Un élément reste gravé dans ma mémoire : avant de rentrer en classe nous chantions l'hymne national avec tous les élèves.** Je me souviens d'une unité et d'un sentiment de fierté nationale que je n'ai jamais retrouvé. **A cette époque, j'étais insouciante et vivais au jour le jour.** A chaque réveil, étrangement, c'était comme une nouvelle histoire que je m'apprêtais à vivre. Je n'avais aucune notion du temps, des jours qui passent... D'ailleurs, une nuit on nous a réveillées avec ma petite sœur pour nous déplacer dans le couloir et ainsi éviter les coups de feu qu'on entendait dehors...

Le jour où notre vie a basculé, a démarré comme tous les jours... mais brusquement je revois ma mère prendre un pagne et y mettre plein de choses. Nous avons tous embarqué dans une voiture. C'est bien plus tard que je comprends et réalise que nous fuyons la guerre. En 1994, j'ai 7 ans. Je vivais chaque instant comme une aventure. **Toutes les choses horribles dont j'étais témoin, le sang, les morts sur la route...** ne me paraissaient pas choquantes. Je ne ressentais aucune peur, je suivais le mouvement. J'ai senti qu'il se passait quelque chose lorsque j'ai vu une femme, ivre avec une machette à la main, nous menacer. Elle nous a demandé de l'argent contre le droit de passer le barrage. **Je vois ma mère retirer ses boucles d'oreilles et les lui donner.**

**Nous continuons notre chemin pour arriver au Zaïre.** La vie suit son cours, le seul souvenir que je garde de ce pays est ma brûlure au bras avec la vapeur d'une casserole bouillante.

Ensuite nous nous retrouvons à **Nairobi au Kenya car les esprits s'échauffent et cela devient dangereux** puis au Zaïre et au Cameroun.

Nous retournons à l'école et c'est là que je retrouve ce rituel de l'hymne national. Inconsciemment, c'est rassurant car je retrouve quelque chose de familier. Durant les mois qui suivent, nous parlons de prénom de bébés, je comprends que ma mère est enceinte...





© Philippe Denis

**Avril 1994**

Départ  
de Kigali

**Juillet 1994**

Arrivée au Congo  
Déclarée au HCR



Elle accouche en mai 1995, et je rencontre cette petite sœur que je voyais comme une poupée. Ma curiosité me poussait à passer des heures à regarder comment une voisine s’y prenait pour nous tresser les cheveux. Dès que j’ai trouvé l’occasion, ma petite sœur devint mon cobaye !

**Durant l’année 1997, mes parents décident de quitter l’Afrique pour trouver l’asile en France.** Mon père part le premier et s’installe dans un foyer pour réfugiés. Je le rejoins quelques temps après en octobre de la même année. Je suis partie en avion avec un ami de mes parents et un autre enfant d’une autre famille. **Aujourd’hui, je réalise que je suis partie à 10 ans, seule avec un adulte qui m’était familier, sans peur, ni pleurs.** A ce moment-là, je trouvais ça normal. Arrivés à Paris, nous nous retrouvons dans un hôtel pendant 1 ou 2 jours. Dans mon esprit c’était toujours l’aventure qui continuait. Mon père vient ensuite me chercher, et je découvre ce foyer hébergeant plusieurs nationalités. **Mes sœurs et ma mère arriveront plus tard.**

# Joie-Claire SEBAHAKWA

**Août 1994**

Arrivée  
au Kenya

**Sept. 1994**

Arrivée  
au Cameroun

**1998**

Arrivée  
en France

**2001**

Obtention  
du statut  
de réfugiée

**2016**

Intérim  
à BNP

**2017**

Chef de projet  
chez BNP

CE PASSÉ DE REFUGIÉE M'A DONNÉ BEAUCOUP DE FORCE. C'EST CE QUI ME CARACTÉRISE AUJOURD'HUI : CETTE VOLONTÉ DE RELEVER LES DÉFIS TOUS LES JOURS ET DE NE JAMAIS LAISSER TOMBER. TANT QUE JE SUIS DEBOUT. JE ME BATTRAIS.

Entre temps, j'ai découvert l'école française, où on ne chante pas l'hymne national. Je comprends que cela va être différent. Je n'ai pas le souvenir qu'on m'ait expliqué le fonctionnement de l'école, comme l'usage du cahier de texte qui était pourtant structurant. Certes, j'ai reçu des fournitures scolaires données par le foyer, mais ça s'est arrêté là. **Je suis simplement allée à l'école, comme on reprend une habitude. J'ai subi des moqueries du fait d'un accent acquis au Cameroun.** Quoiqu'il en soit, je m'adapte très vite et ma scolarité suit son cours.

**Aujourd'hui, ma vie est celle de toute parisienne.** Avec mon compagnon, qui est né et a grandi en Côte d'Ivoire, nous essayons de transmettre nos valeurs à nos enfants. Surtout, nous faisons tout pour qu'ils gardent leur insouciance et profitent de leur enfance au maximum. Le but est de leur faire découvrir le maximum de choses via les spectacles et les voyages afin qu'il aient **cette ouverture d'esprit que j'ai développée durant notre fuite de cette guerre.**

Ce que je souhaiterais et **qui me manque parfois, ce sont davantage de souvenirs de mon enfance, de mon pays, comme une journée « type » à l'école ou au village.** Je regrette de ne pas avoir plus connu les traditions de ce pays. Il est aujourd'hui difficile de m'en imprégner même si mes parents m'ont transmis beaucoup de choses. J'aimerais remettre un pied là-bas, pour vivre un mariage selon les coutumes rwandaises par exemple, pour mieux comprendre mon pays d'origine.

**J'ai vécu la guerre comme une aventure. Cela m'a permis de garder une enfance tranquille et de m'épanouir presque normalement.**





A 30 ans, je pars seule  
sac au dos au Cambodge,  
pays de mes parents,  
dans le seul objectif  
de retracer  
le parcours  
familial.

## Lana CHHOR



Suite au régime sanguinaire des Khmers rouges un quart de la population du Cambodge est éradiquée entre le 17 avril 1975 et le 7 janvier 1979. La plupart périssent de faim, d'épuisement, manque de soins, ou disparaissent purement et simplement.

Arrivée en France à 4 ans avec une bonne partie de ma famille, les premières questions me sont venues vers 10 ans. **Que s'était-il passé au Cambodge ? Pourquoi et comment étions-nous arrivés en France ? Dans quelles conditions ? Je n'avais pour seul écho qu'un lourd silence.**

**Au pays du sourire, le silence est d'Or. Aujourd'hui, c'est ce mal que je combats. Le Silence.** C'est à la naissance de mon fils que je décide de retrouver mes racines. J'avais mis au monde un petit être vierge de connaissance. Il avait tout à apprendre de la vie, alors que je n'avais rien appris de la mienne. Je lui devais une histoire à cet enfant. **De quel droit en tant que mère pouvais-je le priver de ses origines ?** N'est-ce pas justement mon rôle de lui expliquer d'où il vient ? **Pour cet enfant je ferai ce que je n'ai pas fait pour moi. Remonter le temps et lui dire la vérité, rien que la vérité.**

**A 30 ans, je pars seule sac au dos au Cambodge, pays de mes parents, dans le seul objectif de retracer le parcours familial.** Sur place, au gré des rencontres, discussions et visites, **je vais de découvertes en découvertes aussi merveilleuses que parfois dévastatrices.**

**Mais une fois la mort défiée, quelles sont les empreintes de cette tragédie humaine et historique sur ces enfants déracinés, partagés entre deux cultures ?**

**Question Lana (enfant) : Pourquoi as-tu choisi d'écrire ?**

**Réponse Lana (adulte) : Le sujet étant tabou, il était essentiel de briser le silence, nécessaire de trouver les mots justes pour remplacer les non-dits, et ne plus laisser le vide envahir les générations à venir.** Tu as passé plusieurs dizaines d'années à te chercher, pour enfin te trouver. Si cet ouvrage peut rendre service à d'autres alors j'en serais heureuse.





SUR PLACE, AU GRÉ  
DES RENCONTRES,  
DISCUSSIONS ET VISITES,  
JE VAIS DE DÉCOUVERTES  
EN DÉCOUVERTES AUSSI  
MERVEILLEUSES QUE  
PARFOIS DÉVASTATRICES.

*Lana porte un collier  
venant de sa famille.  
Un des rares à ne pas avoir servi  
de paiement pour les passeurs.*

© Philippe Denis

**Avril 1975 > Janvier 1979**  
Régime des khmers rouges

**1982**  
Arrivée en France. Obtention  
du statut de réfugiée politique

**2000**  
Maîtrise LEA commerce  
International/Paris XII



# Lana CHHOR

**Question Lana (enfant) :** Est-ce-qu'il est dur à lire ton livre ?

**Réponse Lana (adulte) :** Je ne le pense pas. Je ne l'ai pas écrit comme un livre historique. Il s'agit bien d'un récit de vie mais intégré dans un contexte géopolitique particulier. Comment parler de génocide et de crime contre l'humanité en intéressant le plus grand nombre ? C'était cela ma vraie question. J'ai choisi un ton décalé : l'humour est la meilleure arme.

**Question Lana (enfant) :** Je suis chinoise et cambodgienne ?

**Réponse Lana (adulte) :** Oui, tu es française, chinoise et cambodgienne, ou franco sino-khmère ou encore sino-cambodgienne française, comme tu veux. Tu es tout cela à la fois et n'as pas à choisir entre l'un ou l'autre. Nous avons le droit d'être nous-mêmes en appartenant à plusieurs identités à la fois.



**2007**

Entrée  
à BNP Paribas

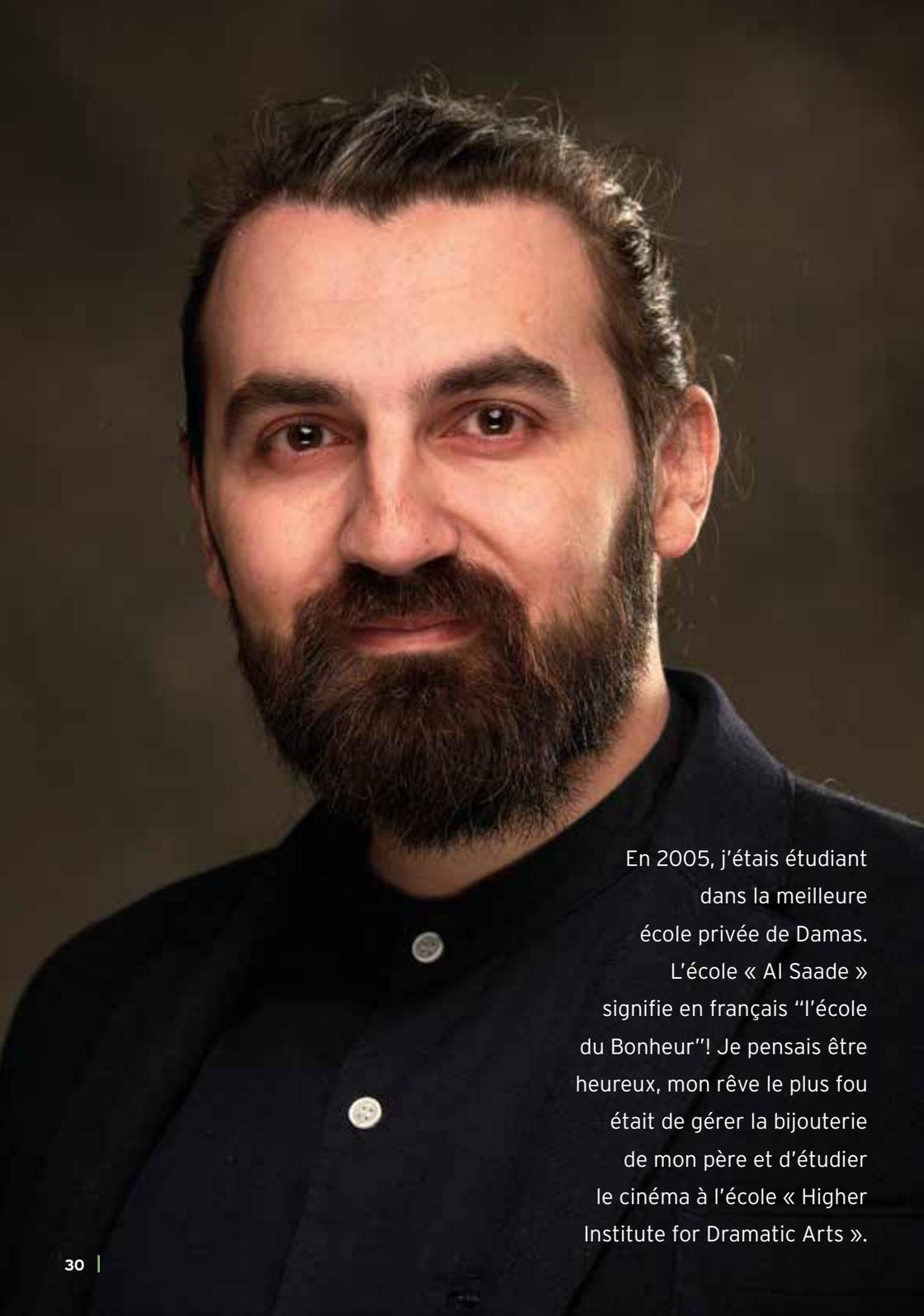
**Avril 2017**

Publication de « Génération Peau de banane  
ou la vie après les khmers rouges »



## Lana CHHOR

*Auteure de « Génération Peau de Banane ou La Vie après les Khmers rouges » paru en avril 2018 aux Editions BoD, marraine et bénévole auprès de l'association ESK-Enfants du Sourire Khmer, salariée BNP PARIBAS depuis 2007.*



En 2005, j'étais étudiant dans la meilleure école privée de Damas. L'école « Al Saade » signifie en français "l'école du Bonheur"! Je pensais être heureux, mon rêve le plus fou était de gérer la bijouterie de mon père et d'étudier le cinéma à l'école « Higher Institute for Dramatic Arts ».

## Moulham ABOU KHEIR



A cause de la guerre en Irak, de nombreux réfugiés irakiens vivaient à Damas. L'un d'entre eux vivait dans mon immeuble. Personne ne lui parlait, les syriens avaient pour habitude d'accuser les irakiens de la plupart des problèmes de l'époque : l'augmentation des prix, fixer les femmes dans la rue. J'avais l'impression que dans mon immeuble nous accusions notre voisin de tout ceci.

**Il s'appelait Artin.** Un réalisateur arménien, grand, séduisant et calme. Je l'ai rencontré sur le chemin de retour de l'école. **Je lui ai parlé de mon rêve, il m'a promis de m'aider.**

Il m'a fait lire Shakespeare, Khalil Gibran et Dante. Il m'a préparé à vivre mon rêve. **Lorsque mon père a su pour mon projet, il s'est fâché. Pour la première fois de ma vie, je l'ai entendu utiliser d'horribles mots pour décrire les personnes travaillant dans le cinéma. Il m'a alors proposé de rester à la maison, ou d'étudier le cinéma.**

Je me noyais dans un océan de chagrin avec un début mais sans fin bien que j'étais encore trop jeune et aurais dû déborder d'énergie et d'optimisme. Cependant, je n'ai pas choisi, c'est lui qui a choisi pour moi.

Je me heurtais à la solitude et à la colère.

**Je me tapais la tête sur tous les murs des sept portes de Damas.**

**Je me noyais dans le grand mirage, avec l'odeur de mort qui s'en échappait – que l'on appelle "le futur."**

**Boire était un poison.**

**Respirer était un poison.**

**Manger était un poison.**

Mon voisin, Artin, qui préfère qu'on l'appelle Arto, était un expert international en Knafeh. Il connaît tous les experts en Knafeh de Damas par leur nom.

Et le nom de leurs enfants. Les travailleurs sont connus par leur nom.

**Et le plus important : tout le monde le connaît par son nom.**

Lorsqu'il entre dans une de leurs boutiques, on vient lui serrer la main (à l'époque il avait mon âge) en lui disant "Ahla wa Sahla."

Il s'assoit comme un roi, commande comme un général gâté.

Ils étaient heureux de le servir, car lorsque les journées étaient courtes il passait auprès d'eux quatre ou cinq fois.

**Un jour, Arto remarqua que j'étais plus déprimé que d'habitude.**



# Moulham ABOU KHEIR

- • • Sans me demander, il décida qu'il n'y avait rien de plus approprié pour moi que le Knafeh. Je lui répondis que je connaissais le Knafeh mais que je n'avais pas envie de manger.

Mais il ne m'écoutait pas. Il m'emmena tel un prisonnier à mon exécution au seul et unique "Nabeel Nafiseh", roi incontesté du Knafeh.

Tout de moins de son point de vue et expérience, et à mon avis, juste après !

**Nabeel Nafiseh ne faisait pas de Knafeh.**

**Nabeel Nafiseh écrivait de la poésie.**

**Il était musicien.**

**Il peignait le ciel.**

Il a hérité de ce don de son père. Il gère cette activité avec ses cinq frères.

Lorsque nous sommes allés chez lui à Bab Al-Jabieh dans la vieille ville de Damas, nous avons été chanceux car le mariage d'un des frères de Nabeel avait lieu ; ce jour-là le Knafeh était fait avec joie, bonheur et fierté.

Ce jour-là, le Knafeh était divin et son odeur aurait pu mettre fin à toute dispute, ou conflit. L'odeur était divine, on ne pouvait que fermer les yeux pendant quelques secondes avant de déguster, tel un enfant. Comme mon ami était là, il a eu droit à un gros morceau de paradis et moi également.

**2005**

Études à Damas

**Octobre 2012**

Fuite de la Syrie  
vers le Liban (Beyrouth)

**Mars 2014**

Départ du Liban  
pour la France

**Septembre 2018**

Contrat d'alternance  
au sein de BNP Paribas



**Mon apprentissage des sciences et des secrets du Knafeh avec mon mentor, parrain et ami démarra.**

Un formidable parcours de connaissance. Il m'a permis d'élargir mes horizons, mes connaissances se sont multipliées, je connaissais et compris davantage de choses.

Arto et moi avons rassemblé au fil du temps ce qui devint un catalogue officiel des connaissances de base du Knafeh moderne. Des informations recueillies telles que où aller, quel jour de la semaine, à quelle heure, ce qu'il fallait commander, ce qu'il fallait dire, en qui faire confiance, qui surveiller lors de la préparation, qui met d'avantage de sucre, qui met d'avantage de fromage, qui les fait avec les mains, qui a une machine, qui les achète congelés et qui les réchauffe uniquement à la demande, qui emploie des syriens dans sa cuisine et qui a des bengalis ou égyptiens. Notre bible du Knafeh.

Nous sommes restés ainsi jusqu'à ce que la guerre éclate près de Damas. Ma famille m'envoya au Liban pour finir mon MBA près de mon oncle, qui travaille dans le diamant avec les arméniens à Beyrouth. L'occasion de goûter mon premier Knafeh en dehors de Damas. Je ne l'ai pas regretté.

Après cela, j'ai reçu un visa pour la France pour y étudier le cinéma. Cette fois-ci je n'en ai pas parlé à mon père, il était heureux que je sois loin pour quelques temps.

**Le dernier jour à Beyrouth, j'ai eu l'impression d'obtenir le diplôme de l'Académie de Knafeh, sous la supervision de mon professeur et ami Arto, avec les honneurs.**

Avec beaucoup d'expérience et une pratique quasi quotidienne, je partais en voyage avec le Knafeh.

Mon idée de la quête du Bonheur m'a rendu sans domicile fixe, d'un restaurant turc à un libanais en passant par des syriens, grecs, kurdes et israéliens.

Ma nouvelle passion m'entraîna à Paris. J'ai parcouru les cinq zones d'Île-de-France et la banlieue du nord au sud et d'est en ouest. C'est là que se trouvent tous les trésors cachés.





© Philippe Denis

C'ÉTAIT MA NATIONALITÉ  
DANS MON ESPRIT,  
MA TÊTE, MON VISAGE,  
MON SANG,  
ET MA MÉMOIRE  
DE L'ANTIQUE.

QUI NE MEURT JAMAIS.

Où que j'aille, peu importe quand, ma première interrogation était "où puis je trouver un restaurant qui serve des Knafeh ?"

J'ai inventé un nouveau type de tourisme, que je baptisai "Tourisme Knafeh" et ce jour-là je décidai qu'un jour je lancerai un guide tel que le Michelin et le nommerai le guide Moulham.

Pour le Knafeh, et à cause de lui, j'ai visité Paris, Saint Michel, Créteil, Pantin, le Marais, le Quartier juif, Châtelet, la rue Cler, Evry-sur-Seine, et une autre ville sans Seine... tous les quartiers de Paris, du luxueux 16<sup>ème</sup> arrondissement aux « zones interdites ».

J'ai parcouru l'Italie, Genève, Portofino, Milan, l'Espagne, Madrid, Ibiza, l'Allemagne, Munich et sa banlieue.

# Moulham ABOU KHEIR

Lors de mes voyages "Knafeh", j'étais accompagné par des touristes, des étudiants, des professeurs, des bourgeois, des médecins, la police, des jeunes hommes avec du gel dans les cheveux, des hommes politiques de gauche comme de droite, des juifs, des chrétiens, des musulmans et des athées, des sunnites et des chiites, des druzes, des ismaéliens, des kurdes, des arabes, des turcs et des perses.

**J'ai mangé des milliers de plats.**

**J'ai vécu des milliers de vies.**

**J'ai ri des milliers de rires.**

J'ai vu les yeux s'illuminer à la première bouchée de Knafeh, lorsque le fromage fondu redonne vie au corps. Lorsqu'il est fatigué.

**Ce qui me rendait heureux.**

**Le seul souvenir coloré concernant le Knafeh,**

**Le seul esprit libre à l'intérieur de moi,**

**La seule chose divine,**

**Dans chaque pays,**

**Pour tous,**

**Était cette petite assiette de Knafeh.**

**Ce plat était unique, sans religion, sans confession, sans ethnicité.**

**Un plaisir simple, sans politique, sans Amérique, sans Russie, ni Iran.**

**Une chose sans frontière ni division, sans organisation ni émirat, sans milice ni armée.**

**Une chose pour les pauvres et pour les riches.**

**Pour les croyants comme pour les non-croyants.**

Le Knafeh est l'unique chose qui me rappelle ma patrie, une vraie patrie, différente de celle que l'on voit à la télévision et dans les journaux.

**C'était ma demeure.**

**C'était ma nationalité, mon esprit, ma tête, mon visage, mon sang, et ma mémoire de l'Antique.**

**Qui ne meurt jamais.**

Traduit de l'Anglais par Albane Imbert





Je fais des bijoux  
dont l'inspiration me  
vient directement  
de ma culture.  
C'est le moyen  
que j'ai trouvé  
pour garder le lien.

## Nadine SIBOMANA



J'ai grandi dans une belle maison familiale à Kacyiru, un des quartiers de Kigali. A la maison nous étions 4 filles, papa et maman, André un de mes oncles, ma cousine Ruth et ma tante Phanie. Il y avait aussi 2 employés de maison. J'avais un super vélo de la marque Dinocross. Nous avions aussi un chien qui s'appelait Bingo. Il nous protégeait et nous accompagnait jusqu'à l'arrêt de bus du ramassage scolaire. J'aimais lire et assembler des puzzles.

J'avais 8 ans le jour où la guerre a commencé le 1<sup>er</sup> octobre 1990. Je me rappelle de cette semaine-là, comme si c'était hier. **Cette guerre a duré 4 ans mais n'atteignait pas la capitale. Seules les populations proches de la frontière nord en subissaient les conséquences.** Nous avons quand même vu un afflux de populations déplacées par la guerre arriver dans Kigali et commencer à mendier. **Le climat politique est devenu tendu avec le temps.** Certains jours nous n'allions pas à l'école parce qu'il y avait des manifestations en ville.

Ce jour du 6 avril 1994, c'était les vacances de Pâques. **Nous avons entendu une énorme explosion.** L'avion des présidents Habyarimana et Ntaryamira venait d'être abattu. **Dès cette nuit-là, les ennuis ont commencé. Nous avons pris le chemin de l'exil le lendemain, le 7 avril 1994. Nous avons connu la solidarité humaine** parce que nous étions hébergés dans toutes les villes où nous sommes passés. Nous voilà donc déplacés de guerre à notre tour. Nous avons déménagé 9 fois en 2 mois, hébergés à chaque fois. **Nous avons fini par traverser la frontière à la mi-juin, cachés dans la voiture sous des couvertures.** Passage dans 2 familles au Congo puis nouveau départ **9 mois plus tard. Nous voilà au Cameroun.** C'est de là-bas que les parents ont décidé de nous évacuer en Europe ma sœur et moi. J'avais 14 ans, ma sœur en avait 12.

**Aujourd'hui je suis mariée à un homme extraordinaire. Nous avons en commun notre histoire.**

J'ai des amis très chers avec qui je savoure la vie. Je me sens heureuse et comblée. J'ai un travail incroyable qui me permet tous les jours de comprendre la société française. Je ne suis pas impressionnée par ●●●



© Philippe Denis

MON PASSÉ  
ET MON HISTOIRE  
SONT COMME  
UN GROS ROCHER  
SUR LEQUEL  
MA VIE EST BÂTIE.

MAIS COMME  
TOUT ROCHER, PRIS  
PAR LE MAUVAIS BOUT,  
IL PEUT COUPER.

**1994**

Début du génocide  
rwandais - Départ de Kigali  
Arrivée au Congo

**1995**

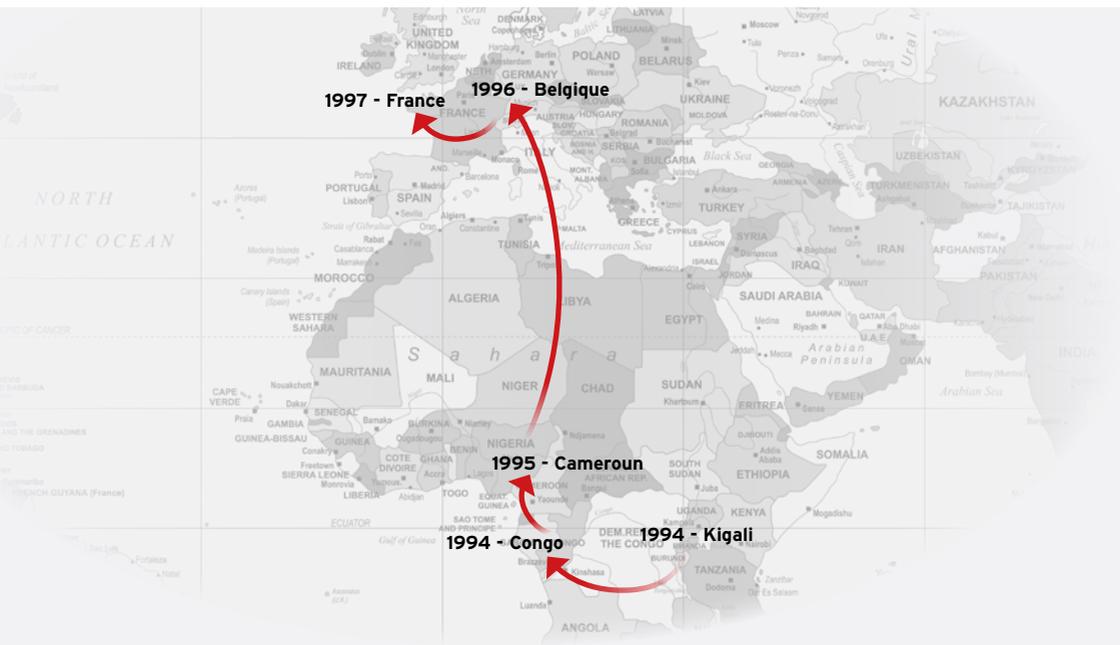
Exil à travers le Congo  
et le Cameroun

**1996**

Arrivée en Belgique

**1997**

Arrivée en France



# Nadine SIBOMANA

l'argent ni par la richesse en général. J'ai appris à mes dépends que tout peut voler en éclats en une seule journée.

Je suis aussi créatrice de bijoux dont **l'inspiration me vient directement de ma culture. C'est le moyen que j'ai trouvé pour garder le lien.**

J'aime lire les romans historiques. J'ai toujours un truc à bricoler. Je jardine un peu au printemps et en été. Mes parents se font vieux mais ils sont encore là, plus solides que jamais. Je prends des vacances et je voyage comme vous tous. **Il est vrai que la moitié du temps, mes voyages servent à aller voir les membres de ma famille éparpillés partout à travers le monde.**

**Mon passé et mon histoire sont comme un gros rocher sur lequel ma vie est bâtie. Mais comme tout rocher, pris par le mauvais bout, il peut couper.**

**2000**

Obtention  
du titre de séjour

**2007**

Obtention  
d'un BTS BANQUE

**2014**

Entrée chez BNP Paribas  
Chargée d'affaires

Je suis toujours optimiste. **J'estime que tout est possible parce qu'il est loin le temps où je me nourrissais de bouillie de maïs jaune.** Je ne me prive de rien parce que je sais que demain tout peut disparaître. Je prends tous mes congés sans exception.

Par ailleurs, je travaille toujours plus que les autres. Je garde cette impression des choses à rattraper. Je ressens la différence avec mes collègues quand on parle de notre enfance. Je me dis que j'ai un petit plus qu'ils n'ont pas.

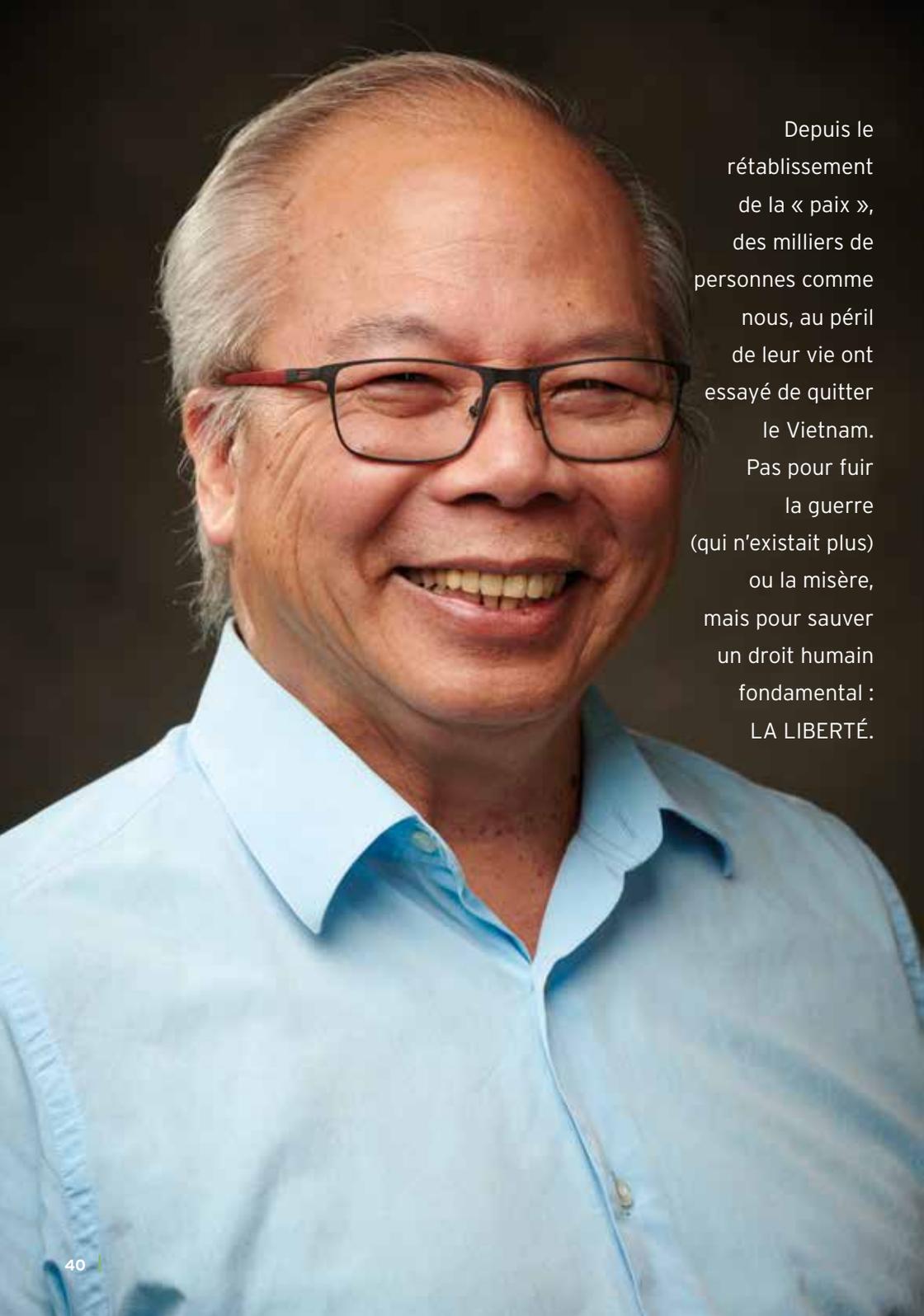
**La plus grande difficulté finalement c'est de parler de son histoire au travail. On ne veut pas attirer la pitié, l'admiration ce serait mieux.**

De plus, quand on entend toutes les remarques sur ces migrants et ces demandeurs d'asile alors là, on se tait carrément.

**Je profite de chaque jour comme si c'était le dernier.**

**Je sais par expérience qu'il y a un dernier jour.**





Depuis le rétablissement de la « paix », des milliers de personnes comme nous, au péril de leur vie ont essayé de quitter le Vietnam. Pas pour fuir la guerre (qui n'existait plus) ou la misère, mais pour sauver un droit humain fondamental : LA LIBERTÉ.

## Cong-Dong LE



Juillet 1979 : accroupi sur le pont d'un frêle esquif de onze mètres de long et deux et demi de large, je regardais mes 67 compagnons de fortune décrépés sous un soleil impitoyable en me demandant ce qui les poussait à se lancer de leur plein gré dans cette périlleuse aventure. On les nommera plus tard les « boat people ».

Parmi eux des médecins, des avocats, des commerçants, mais aussi de simples paysans illettrés et des pêcheurs de côte. Personne ne parlait. Nous regardions cette immensité avec respect et crainte.

Je ne connaissais pas les motivations de chacun, mais moi-même je savais. A l'époque, je travaillais à la télévision vietnamienne comme producteur délégué des programmes pour la jeunesse. Pour mémoire, rappelons que depuis la fin de la guerre en 1975, le pays tout entier était sous régime communiste. Régime dur calqué sur celui de la Chine et de l'URSS. J'étais un des vaincus de la guerre maintenu au travail par « l'indulgence du parti et du peuple ». Un jour, le commissaire politique me fit appeler dans son bureau et me dit que si je voulais poursuivre ma carrière, il fallait que je devienne membre du parti communiste. Une condition s'imposait tout de suite, le renoncement à ma foi catholique. Depuis la défaite du Sud, nous étions privés de beaucoup de libertés, mais celle de conscience, nous pensions pouvoir encore la garder. Après ce choc, je choisisais la voie de la fuite, craignant pour la vie future de mes enfants qui seraient privés de ce droit fondamental. Souvent les gens s'enfuient à cause de la guerre ou des difficultés économiques. Cependant, je réalisais que ni moi ni mes compagnons de voyage n'avions jamais pensé à quitter le pays pendant toute cette longue guerre où les gens tombaient comme de l'herbe fauché et où il nous fallait nous battre au jour le jour pour survivre. Or, depuis le rétablissement de la « paix », des milliers de personnes, au péril de leur vie à cause de la mer et des pirates, ont quitté le pays. Sûrement pas pour fuir la guerre (qui n'existait plus) ni la misère, mais pour juste sauver un droit humain fondamental : LA LIBERTÉ.

J'ai très rapidement découvert ce que c'était la fraternité et la solidarité. Cela s'est traduit par des aides matérielles, de la plus petite somme jusqu'aux plus importantes dépensées pour nous : l'achat des billets d'avion par le Secours Catholique pour le trajet de Singapour à Paris, l'accueil par une association ad hoc qui nous prêtait le logement, l'aide financière, l'aide administrative. Sans ces aides, nous n'aurions pas été capables de nous intégrer d'une façon aussi efficace.





© Philippe Denis

**1971**

Enseigne la philosophie dans le secondaire à Saigon

**1975**

Fin de la guerre du Vietnam

## Cong-Dong LE

EN ACCEPTANT  
CETTE TERRE  
ET CETTE EAU COMME  
MIENNES, J'ACCEPTÉ  
LA FRANCE COMME PATRIE  
ET MES CONCITOYENS  
COMME VRAIS FRÈRES,  
SOLIDAIRES DE BONHEUR  
COMME DE MALHEUR.



**Juillet 1979**

Départ pour la France  
à bord d'un « boat people »

**1983**

Demande  
de nationalité

**1985**

Obtention  
de la nationalité

**1995**

1<sup>er</sup> retour  
au Vietnam

La fraternité se traduit aussi par de petits gestes simples qui viennent du cœur. Je me souviens d'un couple qui faisait partie de l'association mais qui n'était pas très disponible en temps. En revanche pendant plusieurs mois il nous a accueilli à déjeuner chaque dimanche où nous partageons leur repas de famille. Mine de rien, cette intégration culinaire nous a ouvert la voie à la vie réelle. Sans le savoir, nous apprenions tranquillement la vie sans passer par des cours magistraux ou académiques comme pour la décoration, les attitudes à table, les manières de se comporter devant différentes situations. Ce n'était pas toujours une réussite. Je me souviens encore du supplice du premier saumon fumé où je devrais tirer de mes entrailles tous les ressources de politesse pour ne pas vomir devant nos convives. Cela a changé depuis. Mais cet apprentissage était pour moi une condition sine qua non pour l'intégration. Je sais aussi que la même difficulté se présente pour nos amis français.

Poursuivons le souvenir des anecdotes. Des amis sont devenus parrain et marraine de notre fils aîné. Un couple merveilleux présent chez nous à chaque repas de nouvel an vietnamien et pour qui nous préparions les meilleurs de nos plats qu'ils appréciaient (au moins nous le supposions). Un jour, alors qu'on leur annonçait que faute de temps nous ne pourrions pas leur offrir le traditionnel gâteau de riz typique du jour de l'an, le couple s'est regardé d'un air entendu : soulagés en même temps que gênés, ils nous confièrent leur grand soulagement de ne pas avoir à ingurgiter pour la 13<sup>ème</sup> fois ce plat immangeable à leur goût. Après un long éclat de rire en commun, nous leur promettions que ce plat « délicieux » serait désormais banni : nos repas ensemble (sans gâteau de riz) se poursuivent jusqu'à ce jour. La fraternité n'est pas toujours facile, mais la tolérance mutuelle en est la clef essentielle.

Dix ans après notre arrivée en France, j'ai été naturalisé Français. A cette occasion, j'ai été sollicité par un magazine national pour témoigner sur la vie du migrant. La journaliste arriva chez moi au moment où je soignais les légumes de mon potager. Je ne me souviens plus précisément de notre conversation, mais l'article débutait par ces lignes : « Quand je vois Monsieur qui travaille la terre, je suis certaine qu'il va réussir son intégration. En acceptant physiquement cette terre, il a pleinement accepté la France comme son nouveau pays... ». Je réalise qu'elle a vu juste. En vietnamien, le mot pour désigner la patrie est dat nuoc, ce qui signifie terre et eau. En acceptant cette terre et cette eau comme mienne, j'ai adopté la France comme patrie et mes concitoyens comme vrais frères, solidaires dans le bonheur comme dans le malheur.





# Réfugiés d'hier, Collègues d'aujourd'hui

Photographies de Philippe Denis

## EXPOSITION

du mardi 21 mars  
au vendredi 24 mars 2023

**Unicity** - Rez-de-Chaussée  
143 rue Anatole France,  
92300 Levallois-Perret

### Remerciements

Du fond du cœur,  
un grand merci à Nadine,  
Igor, Rola, Lana, Nadine,  
Moulham, Joie-Claire et  
Cong-Dong pour avoir  
répondu avec courage  
et engagement  
à l'appel à témoignage  
lancé fin 2018.

Nous remercions  
tout particulièrement  
notre ex-collègue et  
photographe Philippe Denis,  
qui a répondu présent  
dès la première heure  
et nous a permis  
d'accompagner  
ces témoignages  
par ses portraits sensibles  
et beaux.

Merci à toutes celles  
et ceux qui ont soutenus  
de près ou de loin  
dans la réalisation  
de cette exposition photo.